

COMME SI LE CORPS VIVAIT L'IMAGE : LES CONSTRUCTIONS FIGURATIVES DE L'ANALYSTE

Gerassimos Stephanatos

Presses Universitaires de France | « [Revue française de psychosomatique](#) »

2019/2 n° 56 | pages 73 à 91

ISSN 1164-4796

ISBN 9782130821762

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychosomatique-2019-2-page-73.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Comme si le corps vivait l'image : les constructions figuratives de l'analyste

Le changement permanent qu'implique la condition du vivant donne l'ampleur du travail de construction-reconstruction de représentations que la psyché forge de sa relation avec son corps, l'autre et le monde. La psyché elle-même est tissée sur le métier de la représentation.

Depuis Aristote « jamais l'âme ne pense sans fantasme » (*De l'âme* III, 7 et 8), et cela vaut tant pour la psyché aristotélicienne que pour la psyché freudienne. Il n'y a pas de pensable sans figurable, hors image il est impossible de concevoir l'existence de la psyché à l'encontre d'une tendance actuelle de la psychanalyse qui met l'accent sur l'irreprésentable. Le concept métapsychologique du *pictogramme* comme image de la chose corporelle, affirme et complexifie, en effet, la notion freudienne de délégation de la pulsion par représentation, en nous incitant à repenser la psyché dans son rapport au corps sensoriel, à la figurabilité, à la réflexivité et à l'indétermination créatrice, à savoir dans son propre mouvement d'*auto-poïésis*.

La notion de *psychisation* utilisée par des auteurs différents dans des contextes théoriques différents, n'exprime-t-elle pas ce mouvement créateur d'*investissement-élaboration-interprétation* qui métabolise les excitations venant du dehors et du dedans en images de chose corporelle, en fantasmes, mots et sens ? Je rappelle que après la « linguisterie » de Lacan, la définition de l'activité représentative de la psyché par Piera Aulagnier comme équivalent psychique du travail de *métabolisation* organique, matérialise l'ambition théorique d'intégrer dans une métapsychologie de la représentation deux dimensions : d'une part la transformation des éléments d'information libidinale en représentations psychiques, d'autre part l'usage des images corporelles pour la figurabilité exigée tant par la psyché que

par la cure analytique. La démarche d'Andre Green allait dans le même sens.

Mais parler de métabolisation signifie que chaque processus psychique, originaire, primaire, secondaire, traite l'information libidinale de manière à ce que la structure du *représenté* devient identique à celle du *représentant* avec comme conséquence que toute représentation est indissociablement représentation de l'objet et représentation de l'instance qui le représente (Aulagnier, 1975, p. 26-28). Le Je, donc, comme instance parlante et pensante, devient capable avec les mots de Castoriadis (1990 [1986], p. 212-213) de « voir double, de se voir double, de se voir tout en se voyant comme autre, de se représenter comme activité représentative et de s'agir comme activité agissante ». Green, de son côté, intègre le dédoublement réflexif au travail du négatif (1993, p. 281-282).

Cette réflexivité inhérente au fonctionnement psychique, qui permet par ailleurs à l'analyste de « voir » les productions transférentielles, contre-transférentielles, correspond à l'*endoperception* de l'*Esquisse*, au regard interne de l'auto-observation et de la régression de la pensée. Le patient qui s'allonge sur le divan devient analysant dans la mesure où moyennant le transfert à la parole, s'approprie la contradiction entre parler et s'entendre parler. La langue elle-même permet cette réflexivité qui a fait peut-être Lacan dire que l'inconscient est le discours de l'Autre. Les associations du patient se réfléchissant à l'écoute flottante de l'analyste traversent en puissance le miroir à travers des failles de l'analyste et du patient, touchent les tréfonds de leurs psychès et reviennent chargées de mots et d'images incarnés, quels que soient les destins de ce trajet intrapsychique et interpsychique réciproque : re-refoulement, déni, rejet ou appropriation, interprétation, construction.

Cette multiplicité infinie s'ouvre, au-delà de la *Spaltung*, à l'univers pulsionnel du Ça, au corps et au soma. Elle s'appuie sur la polymorphie de la représentation et la polysémie de la langue pour nourrir un processus d'intégration d'éléments divers et d'aspects contradictoires, à savoir un processus de ressaisie du corporel sensoriel et du pulsionnel dans le psychique. Qu'on l'appelle processus de subjectivation ou *poiesis de soi-même*, comme je le fais tenant compte la dimension de création existante au cœur de tous ces processus, cela revient au même.

De l'originaire pictographique profondément enraciné dans la sensorialité et la corporéité au langage de l'interprète – fonction assumée par le porte-parole maternel, le Je advenant et l'analyste – se profile une voie métapsychologique sous la constellation d'Eros et Thanatos, continuellement menacée par l'effacement des traces et des inscriptions psychiques.

Cette voie inlassablement traversée par le conflit identificatoire, marque l'installation des diverses potentialités psychiques du fait de l'articulation entre l'activité de représentation, la constitution des identifications et leur historisation. Le Je du sujet est l'agent de cette articulation fondamentale qui se fait à travers le *travail d'auto-construction permanente du Je lui-même*.

Nous retrouvons ici le point de départ de mon argumentation, qui consiste à réaffirmer une fois encore que la construction de formes, leur investissement et leur désinvestissement, est une opération constante de la vie psychique. Cependant ce périple aux appuis de ma réflexion s'est avéré nécessaire pour reprendre l'interrogation sur l'interaction existante entre le travail autocréateur de construction de soi-même, la capacité formatrice de la psyché et les constructions de l'analyste (Stephanatos, 2016). En reprenant cette même interrogation, j'insisterai sur ce qui se passe, notamment, quand l'interaction invoquée se réfère explicitement au corps, en deux mots *quand ça agit sur le corps propre et sur l'analyste*. Réinterroger ses hypothèses, repenser ce que nous ont légué les œuvres psychanalytiques majeures, s'appuyer sur sa propre praxis théorico-clinique, sur ce qui nous a été transmis par des influences occasionnelles ou durables et par nos filiations, n'équivaut pas pour autant à des réponses toutes prêtes et ne se prête pas aux exercices faciles. Mon argumentation sera donc oblique et par essence interrogative.

PEUT-ON PARLER D'UNE FORCE PRÉSENTANTE ET IMAGEANTE INTERNE ?

Qu'on parle de construction du sujet ou de constructions de l'analyste nous sommes confrontés au même questionnement. Quelles sont les conséquences qui découlent du fait qu'entre la source et le résultat de son effet, s'interpose l'action indéterminée d'un travail qui produit sa propre expression et dans le même mouvement figure son agent en l'occurrence une *psyché figurante-figurée* ? Comment peut-on proposer des réponses différentes de celles qui ont été déjà données aux impasses du positivisme particulier qui caractérise une dimension de l'œuvre freudienne, sans tomber pour autant dans le piège du relativisme post-moderne ?

Ces sont des questions que j'ai déjà soulevées (Stephanatos, 2006 et 2018), questions essentielles qui nous renvoient au postulat d'une capacité

formatrice de la psyché, d'une *force présentante et imageante interne*, correspondant chez Aulagnier à l'*activité pictographique originnaire*, alors que pour les Bottela elle s'exprime par l'*hallucinatoire primordial*, et dans l'œuvre de Castoriadis est définie comme *imagination radicale*. En termes freudiens elle répond à l'exigence de figurabilité du travail du rêve, ou encore, aporie ultime, elle devient l'équivalent du passage de la source somatique de la pulsion à son représentant psychique.

Cependant, si l'exigence de figurabilité comme condition d'existence de la psyché soumet toujours la pulsion à l'obligation de délégation par représentation, comment peut-on concevoir l'origine d'une représentation « première » au sens de sa création, de son instauration ? D'où la psyché prend-elle les éléments – matériaux et organisation – de cette première représentation qui est à la fois création de la psyché et origine d'elle-même ?

Il s'agit d'une aporie authentique, que la réflexion de Castoriadis (1975, chap. VI) renvoie à l'impossibilité de comprendre la problématique de la représentation, si on cherche l'origine de la représentation hors des conditions qui rendent possible son auto-crédation coextensive à la naissance de la psyché. La psyché est certes réceptivité des *impressions*, capacité d'être affectée, mais aussi émergence des représentations qui donnent forme à ce qui l'affecte à travers un travail d'autoconstitution permanente. Or l'émergence du flux représentatif/effectif rompt, originairement, la fonctionnalité du vivant pour cette « première » figuration où *l'image et ce qui image coïncident* (*idem*, p. 381-384). L'apport de P. Aulagnier passe par l'hypothèse complémentaire d'un « emprunt » fait au modèle du fonctionnement sensoriel, ce qui fait que la mise en forme du pictogramme est au plus près de l'activité organique d'ingestion-plaisir, d'expulsion-déplaisir. Bref, je dirais, *c'est comme si le corps prêtait des images à la psyché*.

En conséquence on peut avancer que l'émergence de la représentation et de ses productions s'inscrit dans le déploiement d'un processus psychique complexe qui est lié à la partie somatique, ininterprétable de la pulsion, et qui contient en même temps une dimension avérée de création étayée sur la sensorialité du corps. Dans ce contexte par essence aporétique je conçois le caractère axiomatique de la « compulsion de représentation » à laquelle se réfère J.-C. Rolland (1998, p. 235) ou « l'exigence de représentation "première" adressée par le corps » qu'évoque M. Aisenstein (2010, p. 1388).

Cependant poser des axiomes c'est aussi rendre compte des conséquences qui en découlent. Une conséquence principale serait-il de différencier l'origine de la *genèse* de même que W. Benjamin (1985 [1974], p. 43-44) qui disait que l'origine désigne ce qui est en train de naître dans

le devenir et le déclin. Probablement pour rendre pensable l'origine d'une représentation "première" il faut poser simultanément le créé et les éléments de la création dans la circularité qu'instaure l'irréductibilité du « cercle de la création » dont parle Castoriadis en référence à Aristote : les étants contiennent en eux-mêmes les principes de la création des formes, ils sont *arché ton esomenon*, origine de ce qui sera.

Cela implique inévitablement l'acceptation d'une certaine indétermination au niveau de la théorie et de la pratique. La notion même d'étagage du psychique sur le biologique que nous a légué Freud s'avère non-réductible aux schémas simples, stéréotypés, puisque l'élaboration psychique n'est pas dictée par l'organisation biologique, ni en liberté absolue à son égard. Il en va de même pour la perception. Néanmoins, Freud (1973 [1897], p. 180-182) tiraillé entre le positivisme scientifique de son temps et sa propre imagination théorique, relie de façon absolue la représentation au « vécu et l'entendu ». Et, quand la phantasmatisation de ses patients et son propre génie le font découvrir l'existence des « fantasmes originaires » – organisateurs cardinaux sans substrat *réel* de la vie fantasmatique du sujet –, il se réfugie paradoxalement à la phylogenèse pour rendre compte de leur constitution.

CONSTRUIRE, SE CONSTRUIRE, CO-CONSTRUIRE

Faire surgir dans le processus thérapeutique des vérités qui n'existaient nulle part ailleurs avant d'être découvertes dans la relation analytique, invitait au début des années 1970 l'œuvre de S. Viderman (1970) mettant en évidence que la vérité historique à laquelle se réfère Freud ne correspond pas à l'exactitude des événements. La reconstruction de l'enfance via remémoration est ainsi une construction comme création *ex nihilo* dans un *espace analytique* également à *construire*, dans lequel le sens surgit trouve sa puissance et son efficacité propres. Je dirais même que les notions actuelles de *co-création* ou de *co-pensée* répondent d'une certaine façon à l'objection faite à Viderman d'une conception du psychanalyste comme « demiurge ».

Il est remarquable que les idées de Viderman, comme par la suite celles de P. Aulagnier, de S. Leclaire et bien d'autres analystes en France – loin de tout « tournant herméneutique » ou de constructivisme naïf – objectaient la conception déterministe de l'interprétation afin de privilégier une

construction qui resignifie les énoncés du sujet au travers d'une hypothèse interprétative dégagée de la factualité phénoménale. Le registre interprétatif ainsi organisé bien qu'il ne soit pas réduit aux causalités déterministes, n'est pas pour autant arbitraire ; il s'agit du rapport du sujet à la vérité, opérant au niveau du langage, en tant, après Aristote, que cause matérielle du phénomène psychique.

Ce questionnement sur la construction/découverte de l'objet psychique constitue une évolution épistémologique importante pour la psychanalyse contemporaine, qui dépasse les influences kantienne et darwinienne de son fondateur. À la question *donné* ou *construit* Winnicott répondra par le paradoxe du « trouvé-crée » mais offert par l'environnement maternel. Castoriadis dans sa propre réponse pose simultanément le crée et les éléments de la création dans un mouvement circulaire que ma formule *construire-se construire* prend en considération.

Considérer les constructions psychanalytiques comme création ne conduit à aucun relativisme post-moderne. Il y a plus de cinquante ans, Laplanche et Pontalis (1967, p. 100) écrivaient que l'élaboration du matériel psychique désignée par la notion freudienne de construction ne saurait être réduite à son usage technique, puisqu'elle soulève tout le problème des structures inconscientes et des structurations par la cure. Aujourd'hui nous pouvons ajouter que cette élaboration *ne se fait ni exclusivement en cure, ni seulement par l'analyste*. Il y a *poiësis* continuée des formations psychiques comme création-destruction, investissement-désinvestissement, alors que la conflictualité inhérente au fonctionnement de la psychè provoque même à *minima* des structurations-déstructurations dans la répétition au sein d'un sujet qui ne s'enferme pas dans les structures figées du structuralisme.

En effet, si l'inconscient freudien possède sa propre logique et détermination, il n'est pas entièrement formalisable. De ce point de vue, J.-L. Donnet (2005, p. xx) remarque que la position winicottienne du *playing* comme potentialité d'une expérience non intégrée du *self*, susceptible de renouer avec une créativité primaire, met, en un sens, en cause le déterminisme inconscient freudien que Lacan situera dans le signifiant, et qui est d'ailleurs battu en brèche par la deuxième topique et le mode d'action du Ça. Cela amène naturellement Donnet (*idem*) à évoquer la thèse castoradienne sur l'indétermination psychique radicale, de nature chaotique.

Il n'y a pas simplement répétition du passé, il y a aussi apparition des nouvelles formes qui retiennent toujours du passé, leur surgissement même pouvant être créateur. Un patient rêve « une série interminable de plaques de pierre carrées identiques », qu'il interprète avec habileté comme une

figuration de la répétition dans son analyse. Cette *figure de la répétition* est une création qui revivifie le mouvement transférentiel et contre-transférentiel de cette cure.

S'il est vrai qu'une dimension régressive, allant de pair avec l'apparition de la répétition dans le transfert, est indiscutablement présente et absolument nécessaire au déroulement de la cure, il est aussi vrai qu'on rencontre une dimension poïétique qui revêt des formes multiples, contradictoires et parfois monstrueuses. Le délire psychotique, comme l'a montré P. Aulagnier est une construction hautement élaborée, un prodigieux travail de re-interprétation avec ses propres postulats et des finalités qui lui sont propres. Sans oublier, que la construction du passé du sujet en analyse (ou pas) n'est pas du passé re-composé, mais du passé créé-recréé permettant à l'analysant de devenir *co-auteur d'une histoire* qui n'est plus vécue comme fatalité.

J'ai l'impression que dans la pratique analytique d'aujourd'hui, on n'interprète pas plus qu'on construit, je pense donc qu'au lieu d'envoyer la construction au purgatoire de l'interprétation il vaut mieux considérer le *construit* comme résultat de plusieurs séries d'interprétations, qu'elles soient latentes ou consciemment formulées. La construction constitue objet commun du travail analytique, il s'agit essentiellement de *co-création* (de sujet) là où le processus de subjectivation a rencontré des obstacles.

Il y a toujours en œuvre une interaction entre interprétation et construction, entre travail de l'analyste et travail de l'analysant. À travers cette double interaction se transforme un passé qui a déjà été objet de transformations et cela autorise l'analyste à dire à son patient : *ce que vous me dites maintenant est valable pour ce qui s'est passé alors*. La construction interprétante fait naître-renaitre des traces par inscription des événements somatiques et psychiques sur une scène phantasmatique et dans une temporalité transférentielle qui approche l'archaïque à travers l'actuel et le secondaire. Construire peut devenir synonyme d'inventer, et *cela agit analytiquement dans la mesure où la construction soit transformable par ses propres effets, re-construite par ce qu'elle-même a construit*. Mais, parfois les choses se compliquent et le processus analytique passe par des chemins impraticables.

QUAND « ÇA AGIT » SUR LE CORPS

Dans certaines situations cliniques on assiste à un « ça agit » sur le corps propre, le corps de l'autre et le monde, trois espaces séparées qui

retrouvent momentanément leur indifférenciation originaire en court-circuitant la référence à l'autre et le fonctionnement du primaire / secondaire. Sur ces espaces se projettent en agissant le désir de fusion et la haine radicale qui signent l'action du pictogramme. Action qui se présente sous forme de la jonction ou de l'arrachement d'un espace psychique d'avec un espace/corps. Action qui correspond à l'irruption d'une image de la chose corporelle dans l'espace du Je et à son envahissement par la charge affective qui accompagne la représentation d'un monde avalé ou vomé, fusionné ou automutilé. [en analyse ou avant](#)

Ce corps-monde peut représenter momentanément le sujet : « une bouche pleine ou vomissante, un excrément retenu ou expulsé, un trou béant ou colmaté, un œil retenant l'impression visuelle ou vide, aveugle... c'est "cela" que devient le Je dans le pictogramme ; l'objet se présentant à son tour comme cause auto-engendrée de ce plein ou vide, retenu ou expulsé » (Aulagnier, 1986[1980], p. 352).

Dire alors que chaque pensée du Je correspond pour l'originaire à une image de la chose corporelle, soutenir que la jonction ou le rejet zone corporelle/objet complémentaire figurent les équivalents de ce que le discours appelle amour et haine dans le lien objectal, c'est déplacer la ligne d'horizon du *figurable* et de *l'interprétable*. C'est rendre ainsi *pensable* un espace somato-psychique hors fantasme, hors Je, hors transfert, sans référence à l'autre.

En ce sens, je soutiendrai que les limites du transférable se correspondent avec les origines du relationnel. Au fond, le pictogramme « bouche-sein » est la mise en forme d'un schéma – par abus de langage – relationnel, extrêmement précoce, qui rend accessible la complexité relationnelle qui s'instaure entre l'infans et le monde environnant dans une co-création première dont une des caractéristiques est que le corps est perçu lui-même comme une extériorité égale à celle du monde. Le pictogramme est la figuration d'un corps-monde. Cette *co-création figurative* est remodelée par la relation de l'*infans* avec l'autre maternel et par la relation que cet autre entretient avec le monde. L'*infans* ne rencontre pas directement le réel lacanien, mais une réalité humaine déjà interprétée par l'activité psychique de la mère. Ses paroles comme une *ombre parlée* (Aulagnier 1986 [1985], p. 141) se projettent sur le corps du nouveau-né en anticipant sa place sur la scène du monde. Le discours maternel comme un soliloque à deux voix parle le corps de l'*infans* jusqu'à ce qu'il devienne lui-même parlant ; soliloque qui représente pour le Je maternel ce que le corps de l'*infans* représente pour son désir inconscient.

Cette hétérogénéité radicale entre l'espace psychique maternel et les possibilités représentatives limitées de la psychè infantile, nous éloignent tant de la biologisation de l'advenue du sujet, que d'une théorie désincarnée de la chaîne signifiante, qui méconnaîtrait que l'investissement de l'activité de représentation est impossible sans l'investissement libidinal de la part de l'autre.

Si on en reste au niveau des constructions de l'originnaire, les effets de la rencontre prennent la place de la rencontre et en conséquence *l'objet mère est anticipée par un éprouvé du corps* (Aulagnier 1986 [1985], p. 118). Anticipation, qui signe le passage du corps sensoriel au corps relationnel et à l'historisation de la vie somatique par un premier « biographe » qui décode, nomme et relie l'accident ou la maladie somatique à une cause. Il s'agit, à mon avis, d'une *naissance ontologique du corps* inhérente à sa représentabilité et à son historisation qui renouvelle la conception freudienne : c'est un corps dorénavant habité par l'énonçant, dont le Je en est l'instance, et à ce titre pris dans un univers symbolique, relationnel et causal.

Le statut langagier, relationnel, donné d'emblée par la mère à l'expression du besoin, transforme celui-ci en demande d'amour, de plaisir, de présence, de la même façon que la souffrance somatique de l'enfant s'inscrit au compte du désir maternel et fonde le registre du masochisme primaire. Il n'empêche que le sujet pourra toujours désinvestir, momentanément, cet espace relationnel et revenir à une relation psyché-corps remodelée. Ce qui nous éclaire sur certaines situations transférentielles où les mots ont valeur de chose corporelle, quand il n'y a pas interposition de fantasmes entre soi et une réalité cause de souffrance ou quand un éprouvé de souffrance ne peut pas être attribué au désir de l'autre. Dans ces conditions une charge affective muette, indéchiffrable et une opaque densité immobilisent le processus analytique et toute causalité transférentielle est bloquée ; en deux mots le corps se met à la place de l'autre.

LE CORPS À LA PLACE DE L'AUTRE

Cette place de médiateur relationnel entre deux psychés, qu'occupe le corps dans la conception de P. Aulagnier, permet de comprendre comment la relation Je-corps peut venir se substituer à la relation Je-autre, en prenant à son compte le même conflit. À la limite le corps à la place de l'autre,

même si ce corps est investi comme objet de haine, préserve pour la psyché une ultime référence relationnelle, qui est la condition nécessaire pour que le primaire et le secondaire ne soient pas acculés à cesser leur activité.

Néanmoins, une substitution transitoire entre l'autre et le corps est un phénomène auquel tout sujet aura recours sa vie durant. La clinique de l'adolescence montre clairement que le recours à la matérialité des limites biologiques du corps, représente la seule « solution » qui reste parfois au sujet pour échapper à l'emprise d'un amour parental asphyxiant : exemple princeps l'anorexie. Recourir à l'acte quel soit le risque, s'imposer des souffrances corporelles extrêmes, haïr son propre corps, l'autre parental et le monde, constituent des modes de défense à l'usage du sujet adolescent. Pour se défendre de l'*après-coup* pubertaire et ses corollaires, un certain nombre de patients adolescents s'installent dans un *actuel qui se joue presque exclusivement au niveau d'un corps tyrannisé.*

C'est ainsi qu'une jeune fille de géographie incertaine, à la recherche d'une enfance perdue (fille des parents inconnus, élevée en établissement de protection sociale, adoptée par un couple d'étrangers) me raconte, au cours du travail analytique, qu'à son adolescence tourmentée elle s'entaillait son corps d'une façon bien significative. Les *scarifications* sur la face postérieure de son corps symbolisaient le temps et les idées du passé, les scarifications sur la face antérieure symbolisaient ceux de l'avenir, alors que les scarifications sur ses mains concernaient des choses du présent ; ultime effort d'auto-historisation et d'instauration d'une temporalité, qui seraient auto-engendrées dans la douleur d'un corps pubertaire tyrannisé. Auto-engendrement qui signe l'inscription somatique à la fois du refus de l'imposé des origines et de l'effort désespéré d'une renaissance désaffiliante. Auto-engendrement de survie, qui opère dans un corps de haine substitutif du couple parental et de leur accouplement en repliant dans la partie du moi corporel autodétruit-déchiré-scarifié une douleur circonscrite, solitaire, jouissante et étrangement triomphante, mais que la libido investit comme un lien identificatoire à un Je auto-créé dans le refus et la haine de l'origine.

Dans le registre de la psychose, la substitution du corps à l'autre devient permanente. Le corps peut servir de bouclier contre la menace d'intrusion de l'autre ou à l'inverse il peut prendre *la place du persécuteur externe* ou même revenir à l'espace psychique du Je sous forme d'image corporelle accompagnée d'une charge affective aussi intense que désorganisée. Les paroles d'une patiente de P. Aulagnier, hospitalisée périodiquement pour des dépressions atypiques, sont bien représentatives :

Ce n'était pas de l'angoisse [...]. C'est quelque chose qui part de l'anus, de là ça diffuse comme des rayons dans tout le corps, c'est comme ça que commencent les hémorragies anales (sa première hospitalisation a coïncidé avec le suicide de sa sœur atteinte d'un cancer du rectum). Ce qui m'arrive à affaire avec mon corps, je ne pense plus, ça se passe dans mon corps [...]. Ce que j'éprouve on ne peut pas le décrire, mais ça se rapproche de la terreur. Tout devient anus, ou peut-être tout deviennent des rayons. Il y a des gens à l'hôpital qui parlent d'hallucinations, mais ce n'est pas une hallucination : c'est autre chose, je ne vois rien, c'est quelque chose que je ressens. C'est comme si mon corps vivait cette image, ce n'est pas explicable. (Aulagnier 1984, p. 164)

On peut difficilement mieux rendre compte de l'éclosion d'un moment de décompensation, lié à l'irruption d'un pictogramme qui confronte le sujet à un éprouvé corporel terrifiant. À savoir d'une *corporéisation*, selon le terme d'Aulagnier (*idem*), qui se différencie de la *somatisation* – je souligne – dans la mesure où dans ce cas la seule figuration que la psychè peut forger pour son propre espace et ses éprouvés est exclusivement le pictogramme.

LES CONSTRUCTIONS FIGURATIVES DE L'ANALYSTE

Dans de telles circonstances, le travail analytique exige l'apport figuratif de l'analyste qui propose à son patient des représentations verbales de la chose corporelle et conjointement un énoncé qui remet en œuvre des processus secondaires que le patient puisse partager avec lui. Ces *actes de parole* ne sont pas des interprétations au sens propre du terme, ce qui impliquerait une causalité transférentielle ici absente ; ils sont des constructions qui proposent au regard, à l'écoute, à la pensée du sujet une *figuration parlée* précise P. Aulagnier (1986 [1980], p. 344 -352) telle qu'elle propose à une autre de ses patientes : « Quand l'enfant vomit, il voit dans cette flaque sale qui se répand, qu'on éponge avec dégoût, lui-même et son propre corps ».

C'est ainsi que le sentiment de dégoût et d'horreur de cette patiente, l'impression d'écoulement de son propre contenu corporel, vont pouvoir se relier à l'image d'un « vomi » introduit par Aulagnier au plus près d'une représentation pictographique comme conséquence de l'acte d'un corps. Grâce à quoi, la patiente peut voir et penser un « vomi » qui n'est plus elle. Les images de chose corporelle apportées par l'analyste déplacent à

l'extérieur ce que la patiente horrifiée regardait à l'intérieur comme la totalité de soi-même. La séparation entre le regardant et le regardé permet au sujet de se rassembler et le Je peut « se voir » sans la sensation terrifiante de « s'auto-vomir », de « se répandre » comme une flaque sale.

La réponse de la patiente s'exprime par une détente, une sorte de reprise du corps qui s'accompagne par les paroles suivantes :

Quand on est un petit enfant on se croit sur-aimé, quand je suis devenue adolescente c'est comme s'il y avait partout des morceaux de verre, qui me coupaient la peau, qui me piquaient la nourriture, les pensées, alors qu'il n'y avait pas de vitrier pour mettre des vitres aux fenêtres cassées. » (idem)

Or la scène psychique se reconstitue, le Je retrouve la capacité de métaboliser les éprouvés somatiques en images, mots, pensées et à l'occurrence en associations libres remémorantes.

J'imagine arbitrairement sans prétention d'exactitude, que les éléments de la réponse de la patiente sont une forme métabolisée de la représentation pictographique « peau-pensée/morceaux de verre-nourriture » correspondante à la zone érogène (peau-pensée) et son objet complémentaire (morceaux de verre-nourriture). Autrement dit, je me figure un pictogramme de rejet, de haine, de déchirure, qui représente avec des images de chose corporelle ce « quelque chose » que la patiente a vécu à son adolescence. Ce pictogramme serait-il métabolisé en représentation fantasmatique de deux espaces séparés et reliés – dans ses paroles – par la présence de l'absence d'un « vitrier-analyste » qui peut réparer et contenir. Absence, qui réintroduirait une certaine causalité transférentielle moyennant la mise en scène d'un scénario masochiste où la douleur est attribuée au désir d'un autre.

Mais faudrait-il encore établir des distinctions et des limitations quant aux constructions figuratives de l'analyste. Cela ne signifie pas recours à l'empirisme, tout au contraire il nécessite du dialogue supplémentaire avec la « sorcière » métapsychologie et avec d'autres analystes.

REMARQUES THÉORICO-PRATIQUES

Il convient de ne pas confondre la régression topique et formelle de l'analyste que les constructions figuratives présupposent ni avec ladite communication directe avec l'inconscient, ni avec l'usage a-théorique du

contre-transfert. Il ne s'agit bien-sûr pas de réfuter l'efficacité analytique des *constructions dans et à travers le contre-transfert*, quand la charge pulsionnelle qui échappe au travail de la figurabilité « s'adresse » et « se transmet » à l'analyste par des voies multiples : psychiques, somatiques, sensorimotrices. Il est plutôt question du risque potentiel qui correspondrait à la systématisation d'une pratique interprétative qui mobilise les tendances de toute puissance narcissique de l'analyste. Tandis que le *travail de figurabilité* se produit par accident, soulignent les Bottella (2002, p. 1866), quand de façon inattendue, entièrement involontaire, la pensée de l'analyste en séance régresse et les représentations de mot tendent à être désinvesties.

Il est frappant de constater que dans la littérature analytique des dernières années on rencontre de plus en plus des articles se référant aux situations contre-transférentielles extraordinaires – sensations, visions, rêves, impulsions ou actes de l'analyste, qui aboutissent en règle générale aux constructions de l'« irreprésentable » à partir des traces perceptives primitives. Cela ne va pas sans évoquer l'époque où les cabinets d'analystes étaient remplis des « cryptes », des squelettes et des secrets transgénérationnels en référence simplificatrice aux travaux importantes de M. Torok et de N. Abraham. Dans nos jours l'analyste semble-t-il privé de la possibilité d'utiliser inconsciemment le matériel de son patient comme des restes diurnes d'une élaboration intrapsychique qui lui serait propre, autrement dit comme élément faisant partie du *transféré* qu'on rencontre dans toute analyse.

Toutefois ces productions psychiques spécifiques explore aussi « le travail de l'image » dans le transfert, thématisé par J.-C. Rolland (2006) dans le sillage de Pierre Fedida, témoignant de la possibilité, sinon de l'exigence de penser les constructions figuratives en référence aux notions métapsychologiques susceptibles de les rendre objet de dialogue entre analystes.

En effet, la possibilité des constructions figuratives repose la question de la pensée imageante et de la régression formelle dans leurs rapports avec le refoulement originaire freudien et conjointement avec le passage de l'information de l'originaire au primaire/secondaire dans la topique d'Aulagnier. Je pense en particulier aux phénomènes de régrédience examinés avec grande précision par C. et S. Botella (2001, p. 1149-1231), qui ont tenté de distinguer une forme de régrédience distincte de celle liée à l'inconscient représentationnel refoulé, forme émanant directement de l'« hallucinatoire primordial » lié à des traces perceptives. Cette deuxième forme de régrédience correspond à une tentative d'élaboration de traumas restés hors représentation, qui donnerait la possibilité, selon les Botella,

d'une « figuration hallucinatoire des traumas préhistorique » appuyée sur le transfert à un analyste fonctionnant en double.

Il faut bien dire que je partage entièrement le scepticisme de J.-L. Donnet (2005, p. 102-104) quant à la possibilité de distinguer aussi nettement, que les Botella le font, « un système représentationnel toujours, déjà, symbolisé » (aucun système n'est totalement symbolisé), et une « émergence ponctuelle qui serait l'indice d'un trauma préhistorique ». En tout état de cause, sur un plan métapsychologique général, ne faut-il pas postuler plutôt que l'« irreprésenté hors-histoire », corrélatif du contre-investissement propre au refoulement originaire, ne cesse de le traverser pour alimenter – dès qu'il soit métabolisé – le système représentationnel ? Les cellules embryonnaires du Je font partie de l'originaire et du primaire disait Aulagnier, je cite de mémoire. Ne faut-il pas dire alors avec Donnet que, comme la fonction-alpha a besoin des éléments-beta chez Bion, de la même façon le Je a besoin du fonctionnement, j'ajouterais métabolisant, du pictogramme ?

La réponse serait que le pictogramme, insaisissable en tant que tel, indicible pour le Je et accessible par ses seuls effets, se manifeste au passage de l'originaire au primaire par sa transformation en engramme pictographique, trace qui va être remaniée par le fantasme originaire de la scène primitive. En d'autres termes, une fois que la mère sera appréhendée comme absente, l'engramme pictographique par son remaniement apporte au primaire du matériau apte à figurer la relation présente entre lui et le corps maternel, entre la mère et le père, entre lui et le couple parental. Inversement, dans le mouvement régrédient l'effet des rejets laissés par le refoulement originaire sur lesquels sera transférée la motion pulsionnelle originaire, va être à l'origine de l'hallucinoire qu'on rencontre dans la séance analytique.

D'UNE CIRCULARITE POSSIBLE ENTRE L'ORIGINAIRE ET LE PRIMAIRE / SECONDAIRE

Dire avec P. Aulagnier que tout sujet peut, pour le meilleur et pour le pire, avoir des passages régressifs fugaces aux formes imagées où l'affect est indissociablement affect de la représentation et représentation de l'affect ; postuler que les représentations pictographiques de l'originaire sont remodelées par les processus primaire et secondaire ; et, que, inversement l'originaire métabolise en permanence et selon son propre postulat tout ce qui

se représente sur la scène du fantasmant et du Je, oblige à penser une circularité possible entre ces espaces hétérogènes – le travail de métabolisation assurant à la fois le passage de l'excitation d'un système dans l'autre et l'imperméabilité des systèmes les uns par rapport aux autres.

Je soutiens donc qu'il y a une alimentation permanente du système représentationnel par l'activité pictographique originale, comme il y a un traitement de tout événement psychique par les trois registres du fonctionnement psychique. Cela permet une circularité possible de l'information sensorielle-érogène-affective entre des espaces psychiques et une appropriation potentielle du message correspondant. De plus cette hypothèse de travail permet au-delà du répétable la prise en compte du créé à savoir des nouveaux moments et formes de rencontre qui peuvent surgir entre deux psychés/corps dans l'espace du transfert, du contretransfert et du transféré.

Dans cette double perspective, je considère que le travail analytique – autant dans le registre de la névrose que dans celui des organisations non névrotiques – se situe entre ce qui surgit et ce qui résiste au mouvement de transformation et d'appropriation que le sujet opère tout au long de son existence afin de représenter et mettre en histoire ses rencontres identifiantes avec l'objet ; les constructions interprétatives et figuratives de l'analyste s'intègrent au travail autocréateur du sujet, cette *poïésis infinie de soi-même et du monde*, qui n'obéit pas obligatoirement à la normalité ni à la normalisation, qui prend même des formes de haine et de destructivité ou de survie loin des notions admises de santé mentale et de civilisation.

Après un commentaire dépréciatif sur ses capacités par la directrice de l'école ou elle travaille, Madame B arrive à sa séance extrêmement bouleversée en me disant qu'elle s'est trouvée dans un état d'angoisse paralysant : elle s'est senti « coupée en deux » et son œil gauche lui semblait avoir été arraché par le regard de cette personne. Elle décrit cet éprouvé corporel sans conviction délirante, s'interroge sur sa relation avec la réalité tout en me disant qu'il vaut mieux porter ses lunettes de myopie pour se protéger, tandis que dans le métro elle a l'idée fugace qu'elle pourrait, en compensation, arracher l'œil de quelqu'un d'autre avec son propre regard.

Loin de la métaphore biblique œil contre œil et au-delà du spéculaire du stade du miroir, cet éprouvé terrifiant envahit momentanément l'espace du Je et le désorganise. Madame B se figure les sensations somatiques hallucinantes qu'elle a éprouvées, parle de ses affects et de ses pensées que je reois comme une formulation de ce qu'elle a réussie à fantasmer et à penser dans l'urgence de métaboliser l'évènement *affolant vécu par son corps*. Tout en parlant, elle garde toujours ses lunettes et mon impression

est qu'elle utilise la séance comme *épreuve de réalité*, qui lui permet de se situer par rapport à un mouvement projectif de haine ; mais une fois que la scène psychique se reconstitue Madame B sait comment se protéger elle-même, sa thérapie et son analyste. Après une première longue analyse avec un autre analyste et un très long parcours analytique en face à face avec moi, dont j'ai déjà parlé ailleurs, elle a pu développer un certain insight de ses mouvements psychiques et de ses défenses, qui lui permet de faire face aux phases temporaires de désorganisation.

Cette capacité de Madame B nous a permis, en effet, *une construction partagée de l'éprouvé somatique terrifiant qui présentait l'« agir » d'un pictogramme de rejet*. Je souligne au passage que tout pictogramme comporte une dimension de mouvement, la représentation pictographique n'est pas une image fixée, gardée dans la vitrine d'un musée paléolithique de la psyché dont la vitre protectrice tomberait en éclats par l'irruption psychotique. Non, elle est toujours agissante, elle « vise à donner une première représentation du ça et de ses forces aveugles », elle est « représentation d'un acte, d'une visée pulsionnelle se réalisant, l'hallucination d'une satisfaction, non pas déjà accomplie, mais bien hallucination conjointe de la présence d'un objet et d'un acte source de plaisir érogène » (Aulagnier 1986 [1980], p. 351). Autrement dit, le pictogramme est une mise en forme permanente et mouvante d'affects qui présente l'action d'un corps affecté par sa rencontre avec le monde, action d'attraction ou de rejet sous-tendus par les forces pulsionnelles d'Eros et Thanatos.

Or, l'énoncé méprisant de la directrice « tu es une incapable » remobilise et actualise un identifié haïssable, inacceptable pour le Je identifiant de Madame B avec pour résultat la sensation d'être « *coupée en deux* » dans le sens d'une désarticulation entre le Je identifiant et le Je identifié ressentie *comme une action du corps*. Cette désarticulation se présente précisément par *l'image de l'arrachement de la zone sensorielle-érogène oculaire* avec son *vu*, action qui envahit l'espace du Je avec toute la charge affective terrifiante qui l'accompagne.

Quant au défaut de métabolisation de ce pictogramme de rejet en phantasme de castration, le vécu traumatique infantile est bien-sûr invoquée mais *sur le coup* ce qui se passe c'est que le Je du sujet dans son effort à se reconstituer et à rendre dicible le pictogramme de rejet, qui envahit son espace, donne une interprétation causale persécutrice à la charge affective qu'il éprouve en projetant l'arrachement de l'œil à la directrice. À noter que l'œil menacé est l'œil gauche qui représente pour Mme B l'affectivité, l'inconscient et la créativité. Les multiples liaisons qu'elle établit entre le côté gauche de son corps avec l'épisode cérébral subit par sa mère, avec

la place de son père à gauche de la mère dans le lit conjugal et avec sa propre place contre le dos du canapé dans son living, tous ces éléments associatifs conduisent à la topographie fantasmatique infantile du lit parental en faisant désespérément appel à une scène primitive impossible.

Pour soutenir ce mouvement, je lui propose une construction interprétante qui relie la phrase dépréciative de la directrice avec le rejet parental et l'exclusion de leurs rapports dans son imaginaire infantile, avec le vécu d'insuffisance dans plusieurs domaines de sa vie et effectivement avec la mutilation de l'œil gauche projetée sur la directrice. Cette construction bien que forcément globale, constitue le canevas d'une élaboration ultérieure aux multiples prolongements afin d'élaborer l'engramme pictographique de rejet en « fantasme originaire » de castration.

En écrivant ces lignes, je pense que l'arrachement de l'œil comme mutilation du plaisir du voir et du savoir est un représenté pictographique universel du phantasme de castration, avec tout ce qu'il implique pour la curiosité sexuelle infantile et l'épistémophilie adulte de même que pour la remarquable Madame B, qui vit dans sa folie « pictographiquement » la mise en ruine de ses ambitions professionnelles et de ses réalisations sublimatoires. Quant à la menace d'intrusion d'un substitut parental par la conque oculaire, c'est une menace qui peut faire apparaître – selon une autre logique de l'originaire – un désir d'union ainsi que l'acte sexuel entre les parents se figure dans l'originaire par un acte pénétrant d'un prendre-en soi. Ce qui expliquerait pour une raison en plus le recours quasi délirant à la directrice-persécutrice, qui permet malgré tout à Madame B de relier l'inscription de l'éprouvé terrifiant au désir d'un autre, loin du danger de l'auto-néantisation.

EN GUISE DE CONCLUSION

Au-delà de toute manifestation psychopathologique, les rejets de l'originaire, ces restes énergétiques qui résistent à leur métabolisme en Inconscient, permettent à la psyché de rencontrer le monde comme ce qui est indéfiniment à re-présenter, à figurer, à re-mettre en scène, à re-mettre en sens, en un seul mot à *créer*.

Source pictographique intarissable, dans toute situation de rencontre avec soi-même, son corps, l'autre et le monde, ces rejets de l'originaire possèdent une potentialité traumatique permanente. En tout état de cause

ils nous permettent d'avoir un accès fugitif à un espace d'activité représentative originaire, d'approcher des zones psychiques désertées, d'aborder des vécus sans destinataire qui tentent désespérément de se faire reconnaître à travers la maladie psychique, la souffrance somatique ou même par l'irruption violente dans l'espace du Je et parfois dans l'espace analytique.

GERASSIMOS STEPHANATOS
 14a, rue Ioannou Gennadiou
 Athènes 11521
 Grèce
 gstephan@otenet.gr

BIBLIOGRAPHIE

- Aisenstein M. (2010), « Les exigences de la représentation », *Revue française de psychanalyse*, t. LXXIV, n° 5, p. 1388.
- Aulagnier P. (1975), *La violence de l'interprétation*, Paris, Puf, p. 26-28.
- Aulagnier P. (1986 [1980]), « Du langage pictural au langage de l'interprète », *Un interprète en quête de sens*, Paris, Ramsay, p. 344-352.
- Aulagnier P. (1984), *L'apprenti-historien et le maître-sorcier*, Paris, Puf, p. 163-164.
- Aulagnier P. (1986 [1985]), « Naissance d'un corps, origine d'une histoire », in *Corps et histoire, IV^{es} Rencontres psychanalytiques d'Aix-en-Provence*, Paris, Les Belles Lettres, p. 118 et p. 141.
- Benjamin W. [1974], *L'origine du drame baroque en Allemagne*, trad. S. Muller, Paris, Flammarion, 1985, p. 43-44.
- Botella C. et S. (2001), « Figuration et régrédience », *Revue française de psychanalyse*, t. LXV, n° 4, p. 1149-1231.
- Botella C. et S. (2002), Notion « travail de figurabilité », in *Dictionnaire international de la psychanalyse*, dir. A. de Mijolla, Hachette, Paris 2002, p. 1866.
- Castoriadis C. (1975), *L'institution imaginaire de la société*, Paris, Seuil, p. 8 et p. 381-384.
- Castoriadis C. (1990 [1986]), « L'état du sujet aujourd'hui », in *Le monde morcelé. Les carrefours du labyrinthe III*, Paris, Seuil, p. 212-213.
- Donnet J.-L. (2005), *La situation analysante*, Paris, Puf, p. XX et p. 102-104.
- Freud S. (1973 [1897]), *Manuscrit M* adjoint à la *Lettre à Flies*, n° 63, in *Naissance de la psychanalyse*, Paris, Puf, p. 180-182.
- Freud S. (1985 [1923]), « Remarques sur la théorie et la pratique de l'interprétation du rêve » (1923), in *Résultats, idées, problèmes, t. II*, Paris, Puf, p. 90.
- Green A. (1993), *Le travail du négatif*, Paris, Minuit, p. 281-282.
- Laplanche J. et Pontalis J.-B. (1967) *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, Puf, p. 100
- Rolland J.-C. (1998), *Guérir du mal d'aimer*, Paris, Gallimard, p. 235
- Rolland J.-C. (2006), *Avant d'être celui qui parle*, Gallimard.
- Stephanatos G. (2006), « Repenser la psyché et la subjectivité avec Castoriadis », *Psyché. De la monade psychique au sujet autonome*, éd. S. Klimis et L. Van Eynde, Bruxelles, Publications des Facultés universitaires Saint-Louis, p. 115-140.

- Stephanatos G. (2016), *Constructions de la psychanalyse, construction de l'analyste*, Athènes, Hestia (en grec).
- Stephanatos G. (2018), « Au commencement était l'action du pictogramme », in Actes du Quatrième Groupe, *Nouvelles perspectives en psychanalyse à partir de l'œuvre de Piera Aulagnier*, Actes 7, Paris, In Press, p. 33-51.
- Viderman S. (1970), *La construction de l'espace analytique*, Paris, Denoël.

RÉSUMÉ - À partir de l'hypothèse d'une force présentant et imageante interne l'auteur repense la psyché dans son rapport au corps sensoriel et à l'activité pictographique originelle. Cela conduit, au-delà du répétable, à la prise en compte de nouvelles formes qui peuvent surgir entre deux psychés/corps notamment dans les situations cliniques qui exigent des constructions figuratives de l'analyste, qui s'intègrent au travail incessant de *poïesis* de soi-même et du monde.

MOTS-CLÉS - psyché. Pictogramme. Représentation. Figurabilité. Réflexivité. Indéterminité. Création. Auto-poïesis. Constructions figuratives.

ABSTRACT - Based on the hypothesis of an internal presenting and imaging force, the author reconsiders the psyche in terms of its relationship with the sensory body and its pictographic activity. As well as repetition, this leads to an awareness of new forms that can emerge between two psyches/bodies, especially in clinical situations that require figurative constructions from the analyst, which become a part of the constant work of *poiesis* of oneself and of the world.

KEYWORDS - Psyche. Pictogram. Representation. Figurability. Reflexivity. Indeterminacy. Creation. Self-poiesis. Figurative constructions.